



C. Panlet







## LES MENDIANTS.

Les hommes d'aujourd'hui ne sont plus que  
les ruines des hommes d'autrefois.

JULIA MICHEL.

### I.



On voyait autrefois à Fontenay-le-Comte  
Arriver à jour dit, et par tous les sentiers,  
Des mendiants, alors appelés Argotiers,  
Si nombreux, que jamais on n'en a su le compte.  
Ils y venaient tenir leurs États-généraux,  
Élire leur monarque et nommer leurs bourreaux ;

Car ils vivaient entre eux en pure monarchie.  
Ils se donnaient des lois que la masse observait ;  
Et comme dans nos temps d'ordre et de hiérarchie,  
On punissait chez eux les fauteurs d'anarchie.

Nous autres qui savons comment cela se fait ,  
Plaignons , ô mes amis ! ceux que l'on graciait .

Il en venait des monts , il en venait des plaines ;  
Un air alcoolique arrivait avec eux :  
Ils desséchaient les fleurs à leurs chaudes haleines ,  
Et les prés jaunissaient sous leurs talons rugueux .  
Pendant les claires nuits , d'étoiles toutes pleines ,  
Les bois verts abritaient moins d'oiseaux que de gueux .

Et d'abord , on voyait accourir par centaines  
Les superbes Cagoux aux paroles hautaines .  
Un long bâton noueux pendait à leur côté .  
Jeunes , forts et hardis , et de robuste allure ,  
Ils laissaient sur leur col flotter leur chevelure ;  
Leurs beaux fronts reflétaient une âpre majesté .

Du royaume argotier c'étaient les dignitaires .  
Aux règles de l'état , à ses rites connus  
Ils formaient les enfants et les nouveaux venus .  
Les libres vagabonds étaient leurs tributaires ,  
Et quand ils en trouvaient mendiant sur leurs terres ,  
S'ils étaient les plus forts , ils les laissaient tout nus .

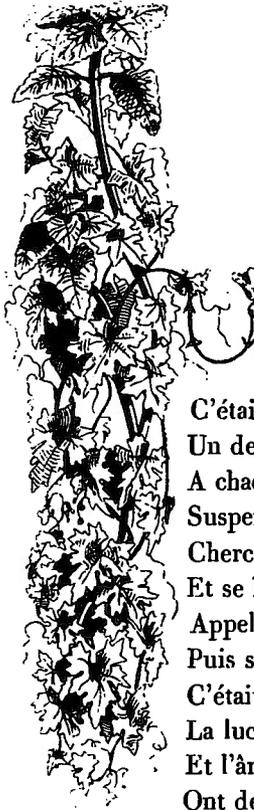
Puis venaient les Docteurs de cette école immonde ,  
Ceux qui fixaient des mots l'intrinsèque valeur  
Et dont la langue encor vit dans toute sa fleur .

Bacheliers débauchés , prêtres chassés du monde ,  
Ils avaient étourdi leurs derniers repentirs.  
Après ceux-là , c'était le commun des martyrs.

C'étaient les Francs-Mitoux aux visages malades ,  
Marchant le front bandé , ployés sur leurs bâtons ;  
Les jaunes Sabouleurs , les Malingreux gloutons ,  
Et puis des Marcandiers les errantes peuplades ,  
Les Piètres , les Hubins , les Rufez , les Callots ;  
Toute une mer de gueux , son écume et ses flots !

Oh ! c'était bien la mer , la mer tumultueuse ;  
La mer échevelée aux bras de l'ouragan ,  
Allant sur sa montagne éteindre le volcan ;  
La mer splendide à voir , la mer impétueuse ,  
Lorsque ses larges flancs aux immenses douleurs  
Vont ceindre dans le ciel l'écharpe aux sept couleurs.

Certes ! je ne veux point ici faire l'aimable ,  
Et comme Alphonse Karr , m'amuser un instant  
Aux dépens du lecteur qui me cherche et m'attend :  
Où Karr est applaudi son copiste est blâmable.  
Et cependant je veux , — pardonnez , ô Curmer , —  
Je veux me reposer au bord de cette mer.



## II.

UN vendredi, rêveur, aux Tuileries  
 J'errais sans but et ne regardant pas  
 Les beaux jardins aux ceintures fleuries,  
 Les beaux enfants jouant devant mes pas.

C'était un jour de paresseuse trêve,  
 Un de ces jours où notre cœur ouvert,  
 A chaque femme entremêle son rêve,  
 Suspend un nid sous chaque rameau vert,  
 Cherche un amour, une idée, un caprice,  
 Et se heurtant à des portes de fer,  
 Appelle encore : « Eurydice ! Eurydice !... »  
 Puis se désole en murmurant : « Enfer ! »  
 C'était un jour absurde ; mais dans l'ombre  
 La luciole étincelle toujours,  
 Et l'âme noire et la nuit la plus sombre  
 Ont des éclairs aussi beaux que des jours.  
 Soudain, je vis ! — ô ma pensée aimante,  
 O ma mémoire, ô mon frais souvenir,  
 Étreignez bien cette image charmante :  
 Elle a pour vous parfuné l'avenir ! —  
 Sous un tilleul aux feuilles frémissantes,  
 Je vis, assise, une de ces beautés  
 Comme on en rêve aux nuits adolescentes,  
 Comme Dieu seul en voit à ses côtés.  
 Elle tenait dans sa main blanche et rose  
 Un livre ouvert, une pensée en fleur.  
 Heureux Balzac ! Cellini de la prose,  
 C'était ton œuvre, ô charmant ciseleur !  
 Ton œuvre pure, artistement suivie,  
 Au dessin calme, et frais, et sans défaut ;

Heureux Balzac, que je te porte envie!...  
Elle lisait ta FEMME COMME IL FAUT.



Et je pensai : « — Lorsque ma sombre rime ,  
Jaune de boue et de noms chassieux ,  
Lorsque mon vers , dur et nu comme un crime ,  
Apparaîtra demain à ces beaux yeux ;  
Tout effarés , au fond de la paupière ,  
Pour ne pas voir ils se réfugiront ! ..  
Le mendiant qui grogne sur sa pierre ,  
Sans joie au cœur , sans rêve dans le front ,  
Comprendra seul l'hymne que j'ose écrire ;  
Seul , si je passe un jour dans son chemin .  
( Encor , peut-être !... ) il viendra me sourire ,  
Et tristement me toucher dans la main !... — »

Le sang alors me brûla le visage ,  
Comme son bien le chagrin me saisit :  
Mais le soir même , et c'est assez l'usage ,  
Tout consolé , je repris mon récit .

## III.



O ILA donc sur le sol tous mes Traîne-guenilles;  
 On dirait, à les voir, de grands nids de chenilles,  
 L'un sur l'autre au hasard cherchant à picorer  
 En attendant le feu qui va les dévorer.  
 Ils sont là, sur la terre, étendus pêle-mêle,  
 En montagnes, en tas, le mâle, la femelle,  
 Ceux-ci, bâillant; ceux là, sur les reins endormis,  
 Mâchant des haillons gras aux dos de leurs amis,  
 Les bras en croix, les pieds jetés à l'aventure,  
 Et le ventre au soleil, à l'air, et sans ceinture!

Eh bien! ces pauvres gueux aux torses rabougris,  
 Ces hommes qui n'ont plus, sous leurs crânes maigris,  
 Ni la fleur, ni le teint de l'existence humaine,  
 Ces gueux ont l'univers tout entier pour domaine.

Le prévôt de Paris se trouble à leur seul nom ;  
Où la loi pose un OUI, leur bouche pose un NON ;  
Qu'importe ce qu'ils sont, au fond ? Des chaînes fortes,  
En solides faisceaux , resserrent leurs cohortes ;  
Et le grand Coësré, leur souverain élu ,  
Traite avec ceux du monde en monarque absolu.

Coësré n'a pour lui ni villes crénelées,  
Ni gardes, ni châteaux ; mais de grandes allées  
Et des chemins à pic, dans les bois odorants,  
Où seul il peut monter avec les daims errants.  
La pierre qu'il choisit pour s'asseoir est son trône ;  
A sa tête royale il n'a pas de couronne ;  
Mais sur sa large échine aux solides arceaux ,  
Flotte un manteau formé de dix mille morceaux.  
Et cet homme est puissant, et sa parole est sainte,  
Car les siens l'ont élu librement et sans crainte !

Isolé dans sa gloire, une fois tous les ans,  
Seulement une fois il voit ses courtisans ;  
Mais ils ne viennent pas , comme font trop les nôtres ,  
Lui chanter à genoux d'absurdes patenôtres.  
Leur parole est sans fard même en ses duretés ,  
Et leur bouche est toujours pleine de vérités.  
Ce jour-là , Coësré, le noble mandataire ,  
Apporte de son règne un fidèle inventaire ,  
Et selon qu'il a fait bien ou mal son devoir ,  
Au nom de tous, on casse ou maintient son pouvoir !



Salut , ô Coësré ! salut , ombre lointaine :  
Hélas ! sur tes grandeurs, sur ta gloire hautaine,  
Pauvre vieux roi ! le Temps a mis son doigt de fer ,  
Et tout a disparu , comme dans un enfer .





Charlet

GUILBAUT.





Tes chevaliers , tes pairs , tes conseillers intimes ,  
 Tous ces hommes puissants qui du creux des abîmes  
 A ta voix se levaient , tous ces gueux valeureux ,  
 Le Temps en a fumé la terre des heureux .  
 L'espace est un mortier où le Temps , sur sa proie ,  
 Comme un pilon d'airain , tombe , tombe , et la broie !...

Un cheval au galop dans la rue a passé :  
 Une tache de boue a jailli du fossé  
 Et collé gauchement , sur un bas qu'elle fane ,  
 Comme un baiser d'ivrogne , une étoile profane .  
 Cette tache , — ô savants ! que savez-vous ? hélas ! —  
 Elle a peut-être été fleur , sur un bleu lilas ;  
 Peut-être elle a gémi , tourterelle amoureuse ;  
 Peut-être , dans un bal , gantée et bienheureuse ;  
 Ce fut une main blanche où deux lèvres en feu  
 Ont posé mille fois un doux et chaud adieu !

Béatrix ! Portia ! qu'êtes-vous devenues ?...  
 Et toi que ton amant asseyait sur des nues ,  
 Céleste Fornarine , ange envoyé du ciel  
 Pour en parler sur terre avec ton Raphaël ,  
 Où vis-tu , maintenant , ô femme plus qu'humaine ,  
 Faite d'amour ; de gloire , et de beauté romaine !  
 Pour contempler encor ton Jésus dans les cieus ,  
 A quelle fleur des champs as-tu donné tes yeux ?...  
 Ah ! povera bella ! les vers , les vers livides  
 Ont bu tes yeux divins dans leurs patènes vides .

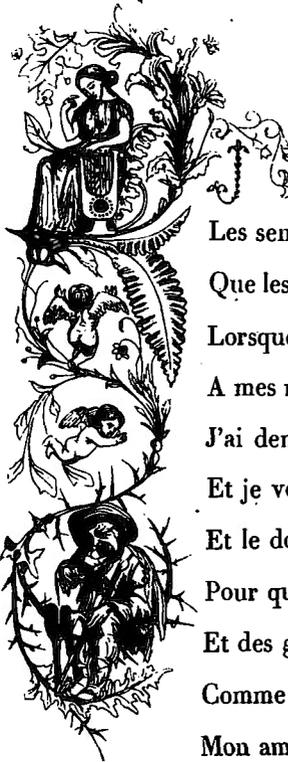
Une fois que d'un mort ils ont troué les flancs ,  
 Les vers n'y laissent rien , les vers jaunes et blancs .

C'est le destin commun ; dans la toile grossière  
 Et le cercueil de plomb , tout est boue et poussière ,  
 Les hommes et les chiens , les femmes et les fleurs ;  
 Et tout se recompose à tes sourdes chaleurs ,  
 O terre ! Tu refais et c'est ta destinée ;  
 Selon la loi de Dieu , la chair qu'on ta donnée ,  
 Et pour toi , sainte mère ! et quand son jour a lui ,  
 Coësre vaut César : il pèse autant que lui !

Mais très-certainement , à l'époque où nous sommes ,  
 Avec notre science et nos flots de grands hommes ,  
 Nous ne vous valons pas , ô morts ensevelis ,  
 Vieux morts dont les os blancs ont poussé dans les lis.  
 Comme une femme usée et qui , par aventure ,  
 Jette encor dans la vie une pauvre bouture ,  
 Un enfant sans vigueur et qui , faute de sang ,  
 A quelques jours de là rendra l'âme en toussant ,  
 Vieille et les flancs vidés , sous nos toits ou nos dômes ,  
 La terre ne produit plus que des moitiés d'hommes.

De la base au sommet , tout a dégénéré ;  
 La femme est moins aimante et l'épi moins doré.  
 Invisible , impalpable , une fatale brise  
 Circule dans notre air et nous ronge et nous brise ;  
 Elle a soufflé partout ses râles dévorants ;  
 Les gueux mêmes , les gueux ont cessé d'être grands :  
 Eux qui portaient , jadis , fièrement par le monde ,  
 Leurs superbes haillons et leur splendeur immonde ,  
 Ont de la honte abjecte , aujourd'hui , plein la peau ,  
 Et leur main tremble et sue en levant leur chapeau !

## IV.



E n'ai pas à plaisir sur vos ailes ouvertes ,  
 O mes vers éplorés ! fait jaillir des égouts  
 Les senteurs et les eaux puantes et si vertes  
 Que les cœurs les plus durs en prendraient des dégoûts ;  
 Lorsque vos pieds , mutins comme les pieds des anges ,  
 A mes mains échappés ont trempé dans nos fanges ,  
 J'ai demandé pardon à la Muse , pour vous ,  
 Et je vous ai baignés dans le suc des oranges  
 Et le doux vin de rose, et le lait bien plus doux ;  
 Pour qu'on ne vous crût pas des habitudes rèches  
 Et des goûts dépravés , enfants , mon cher tourment !  
 Comme de plumes d'or , des rimes les plus fraîches  
 Mon amour a brodé votre noir vêtement ;

C'est assez , ô mes vers , assez de fioritures ,  
 Assez de décors bleus et de frêles sculptures.  
 Les gueux de notre temps , hélas ! sont bien connus :  
 Soyons simples comme eux , mes vers , et presque nus !

## V.



HA VO ! voici venir encore une machine !  
Seule elle met en jeu toute une vaste usine ;  
C'est deux milliers de bras qui se reposeront.

Les bras coûtaient trop cher et faisaient peu d'ouvrage.  
La Vapeur et le Fer ont bien plus de courage ;  
Sans trêve ni repos ceux-ci travailleront.

Voilà ce que l'on dit avec raison, sans doute,  
Chaque fois qu'il nous vient de ces inventions.  
C'est aussi ma pensée ; un jour, les nations  
Y trouveront leur bien sans savoir ce qu'il coûte.

Mais alors l'eau des mers, et la fonte, et le feu ;  
Travailleront pour tous, et l'homme sera Dieu.

Jusqu'à ce jour, tais-toi, syrène à la voix douce,  
Riche SCIENTIA, tu portes des malheurs !

Et quand sous toi la terre éprouve une secousse  
De l'arbre du travail, il tombe, encore en fleurs,  
Pauvres fruits superflus, bien des bras qu'on repousse  
Et qui se font alors mendiants ou voleurs.

Quant aux voleurs, beaucoup s'en vont mourir au baigne ;  
Et même l'on en voit qui, pour finir plus tôt,  
Un matin et sans peur montent sur l'échafaud.  
Les tristes mendiants errent par la campagne,

A la pluie , au soleil ; et puis , dans la cité  
Ils arrivent un soir avec leur pauvreté.

Paris en avait tant un jour dans les entrailles ,  
Qu'il se prit en pitié fort sérieusement.  
En s'y frottant le dos ils souillaient ses murailles ;  
Ils faisaient sur ses pouts toujours encombrement.  
Le long de tous ses murs , aux pieds de tous ses arbres  
On en voyait partout , pâles comme des marbres.



Un grognement plaintif , un râle vous suivait  
Et roulait dans votre air , comme un glas monotone.  
Partout la même note avec vous arrivait.  
Les songes parfumés , les doux rêves d'automne  
Vous séchaient dans le cœur et n'y pouvaient germer ;  
Votre maîtresse même en souffrait à pâmer.

C'était fort ennuyeux ; — c'était insupportable.  
 Je vous demande un peu comme au sortir de table,  
 Soit que l'on aille au Bois ou bien à l'Opéra,  
 Quand les vins qu'on a bus au front fument encore,  
 Quand la digestion à peine s'élabore,  
 Quand on cherche avec qui, le soir, on soupera ;

Je vous demande un peu comme c'est agréable  
 Et de bon ton surtout, d'entendre à chaque pas,  
 Toujours sur le même air, dans un rythme immuable,  
 Geindre un tas de vauriens, que l'on ne connaît pas !...  
 — Donc, les gueux ayant tort, il fallut s'en défaire. —  
 Paris rêva longtemps à cette grave affaire.

On pouvait en trois jours les faire assommer tous,  
 On pouvait, comme aux chiens, leur jeter des boulettes,  
 On pouvait de leurs os combler de vieux égouts,  
 On pouvait les noyer : les vagues étaient prêtes ;  
 On avait cent façons de s'en débarrasser ;  
 Mais il fallait choisir, — il fallait y penser.

Les détruire, était bien ; mais qu'aurait dit l'Europe,  
 Et le sultan Mahmoud et le scheik de Membré ?  
 Qu'aurait pensé Boudha ? — Tout bien considéré,  
 Paris se fit un cœur et devint philanthrope.  
 Or, en ce temps, voici : Messieurs les députés,  
 Tondaient en plein sénat nos jeunes Libertés.

Paris tourna vers eux sa face endolorie :

« O Solons ! cria-t-il , voyez : mes murs sont pleins  
« De pauvres mendiants sans pain et sans patrie.  
« Nous devons un asile à ces grands orphelins ,  
« Et j'ai loué pour eux une prison entière ;  
« Mais il me faut encor la loi sur la matière. »

La matière était là ; la loi vint promptement :  
Une loi bronze et fer , bien sombre , bien horrible ,  
Ouvrant de tous côtés une pince terrible ,  
Comme un crabe hideux , et serrant durement ;  
Une solide loi , cœur d'acier , main hardie ,  
Toujours prête à sauter sur la main qui mendie.

Ah ! quand on l'essaya , cette loi ! quand on dit  
Pour la première fois , à toutes nos misères ,  
Aux ouvriers sans pain , aux vieillards Bélisaires ,  
Qu'ils seraient désormais timbrés d'un sceau maudit ;  
Quand enfin , bien apprise et drûment stimulée ,  
On lâcha dans Paris la loi démuselée ;

Un frisson convulsif , un tremblement nerveux  
Saisit les mendiants , des orteils aux cheveux ;  
Leur peau sèche bleuît sur leurs muscles ; la fièvre  
Étouffa les jurons sur le bord de leur lèvre ;  
On entendit craquer leurs pieds durs et perclus ;  
Leurs yeux , leurs pauvres yeux ne virent presque plus.

Ils poussèrent , mon Dieu ! des cris à fendre l'âme.  
Hélas ! les malheureux , ils eurent beau prier,  
La loi fit sa besogne et les laissa crier!...  
Ils se tordaient, mon Dieu ! comme étreints par la flamme,  
Ils se frappaient la tête , et le sang en sortait :  
Sanglants ou non sanglants , la loi les emportait.

La loi fit sans pitié sa râfle humanitaire ;  
Elle ramassa tout dans son amer souci ,  
Les jeunes et les vieux , et les femmes aussi.  
O Jésus , fils de Dieu , rédempteur de la terre ,  
Cette loi , blond Jésus ! à vos autels chrétiens ,  
Vous aurait arrachés , toi , ta mère , et les tiens !

Car vous étiez aussi , voyageurs adorables ,  
De pauvres mendiants bafoués , méconnus ,  
Vous , à tous les malheurs , ouverts et secourables !  
Vous couchiez en plein air comme des misérables ,  
Sous vos manteaux flottants on voyait vos pieds nus ,  
Et vous étiez fort gueux , ô divins parvenus !

On dira que , pourtant , cette loi téméraire ,  
Par bien des malheureux reçue avec amour ,  
Consola leur vieillesse et lui fit un séjour ;  
Je n'ai pas un instant supposé le contraire.  
Eh ! mon Dieu ! vienne encor le hideux Choléra ,  
Et demain , dans Paris , quelqu'un le salûra !









Il est sur notre sol d'incroyables souffrances ;  
Nos ennuis les plus noirs leur sont des espérances ;  
La Morgue , tous les jours , le dit à la Cité.  
Il est des cœurs fermés à toute joie humaine ;  
Il est de tristes fous que nul besoin ne mène ;  
Jamais un idiot n'aima la Liberté !

Mais l'aigle et le lion , et l'homme qui sent battre  
Sous sa mamelle gauche un cœur bien conformé  
Que la débauche flaire et n'a pas entamé ,  
Tous trois pour exister ont besoin de s'ébattre ,  
Le lion au désert, l'aigle sous l'horizon ,  
L'homme à sa volonté , mais jamais en prison !

Passons donc. Tout se fit selon la loi fatale.  
On nettoya Paris jusqu'en ses fondements ,  
On déblaya ses ponts , ses quais , ses monuments ,  
Et pendant quelques jours , la grande capitale  
Toute pleine de joie et de calme apparent ,  
Ne roula pas un gueux dans son vaste courant.

On en avait tant pris , qu'une épouvante affreuse  
Retenait dans leurs trous ceux qui restaient encor.  
Ils te fuyaient , soleil ! bel astre aux baisers d'or !  
Proscrits , ils n'habitaient que la nuit ténébreuse !  
Affamés , en silence , ils se mangeaient les doigts !...  
Mais la faim tôt ou tard chasse les loups du bois.

La faim donc les chassa de leur sombre tanière.  
Cette fois, chacun d'eux, pour éluder la loi,  
En apparence au moins se vêtit d'un emploi ;  
Chacun d'eux se raidit sous sa fauve crinière ,  
Rajusta ses lambeaux , lava ses pieds meurtris ,  
Et tous , la larme à l'œil , rentrèrent dans Paris.

Voici , voici l'hiver et les brouillards fétides ;  
C'est leur belle saison, les mendiants sont mûrs ;  
On dirait , à les voir collés contre les murs ,  
Ces têtes de granit et ces cariatides  
Qu'on taillait au dehors des anciens monuments ,  
Comme pour en porter les lourds entablements.

Voyez comme avec soin ils cachent leur misère !  
Celui-ci, pour nourrir son débile estomac ,  
Depuis cinq ans et plus vend le même almanach.  
Cet autre , en grommelant , vous présente un rosaire :  
Il ne croit plus en Dieu ; mais donnez-lui deux sous ,  
C'est un mendiant probe , il prêtra Dieu pour vous.

Là , les reins appuyés contre une froide borne ,  
Son chapeau sur les yeux, l'air plus triste et plus morne  
Qu'un pécheur effaré qui râle et qui transite ,  
Un maigre et long vieillard , face jaune et velue ,  
Lorsque vous l'approchez , gravement vous salue ,  
Et murmure tout bas un mot qui vous saisit.

Marchez, marchez toujours : il est à chaque porte  
Un pauvre, jeune ou vieux, qui ne tend pas la main ;  
Comme une aile d'oiseau c'est l'air qui le supporte ,  
Décharné, diaphane, il n'a plus rien d'humain ,  
Quand il change de lieu, c'est que le vent l'emporte ,  
Passez sans lui donner, il sera mort demain.

Là, ce sont des enfants ; là, des femmes tordues ;  
Partout de la chair jaune et des membres osseux ,  
Partout des haillons vils, suintants et crasseux ,  
Et des gosiers remplis de phrases défendues ;  
Partout de petits gueux au plaintif grognement ,  
Mâchant des seins taris et pleurant tristement.



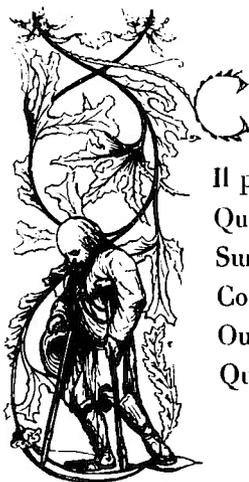
A Paris cependant la police est habile ;  
 Elle a mille réseaux que l'on ne connaît pas ,  
 Où ceux qu'elle veut prendre enchevêtrent leurs pas ;  
 Elle tend à merveille une planche mobile ,  
 Chasse-trappe où l'on tombe et d'où l'on ne sort plus ;  
 Ses chasseurs sont enduits surtout de bonnes glüs ;

Elle voit comme Argus à travers cent paupières :  
 — Eh bien ! il passera toujours par ses pantières ,  
 Il sortira toujours de ses mille réseaux ,  
 Toujours elle verra s'en aller , têtes droites ,  
 Avec ses nœuds coulants et ses mailles étroites ,  
 Des hommes résolus , et de hardis oiseaux !

Il en est un surtout , un gueux de vieille race ,  
 Un rude vagabond qu'elle suit à la trace ,  
 Sans pouvoir l'arrêter, ni ralentir son pas.  
 Voici , mon cher lecteur , le portrait de cet homme ;  
 Des anciens Coësrés , c'est peut-être un fantôme ,  
 Si tu le vois j'aurais , ne le maltraite pas.



## VI.



'EST un débris errant, un fragment d'un autre âge ;  
Mais , bien que mille fois sillonné par l'orage ,

Il porte gravement ses restes foudroyés ;  
Quelques rares cheveux au hasard déployés ,  
Sur son col tors et brun ouvrent leurs maigres gerbes ,  
Comme au faite d'un mur de pâles touffes d'herbes ,  
Ou comme sur le front d'un livide bouleau ,  
Quelques rameaux gardés par la fraîcheur de l'eau.

Tout succombe sur lui ! ses rides basanées  
S'en vont , de haut en bas , sous le poids des années ;  
Son vieux dos fait la voûte , et ses bras longs et droits ,  
Jusque sur ses genoux pendent raides et froids ;  
Sa besace elle-même est tellement vieillie ,  
Qu'elle perd en chemin l'aumône recueillie ;  
De sa tête à ses pieds , ses habits en lambeaux  
Descendent pièce à pièce , indiciblement beaux !

Les pauvres pieds , hélas ! ils ont fait tant de lieues ,  
Franchi tant de ravins et de montagnes bleues ,  
Qu'ils se sont encornés à rendre un bœuf jaloux ;  
Sans y trouver le sang on y mettrait des clous !...

— Où va donc parmi nous cette ruine humaine ?  
 Quel souffle soutient donc l'ambulant phénomène ?  
 N'est-il pas temps encor pour lui d'être au cercueil ?  
 En verrait-il le fond ? — il tarde tant au seuil !

Non ! son œil ne voit pas au travers de la terre,  
 Pour lui-même sa vie est un sombre mystère,  
 Il n'a nulle frayeur des vivants, ni des morts,  
 Il n'a plus rien au cœur, pas même des remords.  
 Il dit naïvement qu'il ignore son âge ;  
 Mais il a tant marché dans son pèlerinage,  
 Il a vu tant de jours sereins ou pluvieux,  
 Il a tant désiré !... qu'il doit être bien vieux !

Rien n'est resté debout dans sa pauvre mémoire,  
 Excepté le souci de manger et de boire.  
 Il ne sait plus son nom ; son esprit irrité  
 S'est défait dès long-temps de cette vanité.  
 Quand la bouteille est vide à quoi bon l'étiquette.  
 D'ailleurs, en poursuivant son éternelle quête,  
 Les hommes qu'il a vus l'ont tant appelé Chien,  
 Qu'il répond à ce nom, comme il faisait au sien.

Voilà tout. Mais un jour, — c'est là sa grande joie,  
 Le lac paisible et pur où son rêve louvoie, —  
 Un jour, il s'assiéra sous quelque buisson vert  
 Peuplé d'oiseaux chanteurs et de jasmins couvert ;  
 L'air sera parfumé, la brise molle et douce ;  
 Il fera sous sa tête un oreiller de mousse,

Et de ses vieilles mains ayant fermé ses yeux ,  
Il ne veut les rouvrir que pour entrer aux cieus !



Mais, ô triste Paris ! — c'est là sa grande crainte,  
Le seul mal, ici-bas, dont il sente l'étreinte, —  
Il ne veut pas mourir dans tes grands abattoirs,  
Il a peur de tomber sur tes fangeux trottoirs ;  
Car il sait, ô Paris ! que dans ta noire enceinte  
Les gueux ne dorment pas toujours en terre sainte,  
Et que tes docteurs Faust trouvent leurs os fort bons  
Pour faire du cirage et de mauvais charbons !...

## VII.



r maintenant , lecteur , adieu ! — Mon écritoire  
Est à peu près à sec ; et d'ailleurs je suis las.

Lorsque j'ai commencé cette trop longue histoire  
De gueux et de truands , — j'avais au cœur , hélas !  
Comme une chaste fleur , et j'y sentais éclore  
Tout le suave amour de Pétrarque pour Laure ; —  
J'aimais , comme un enfant , avec simplicité !  
Pour te plaire , ô lecteur , mon cœur a tout quitté.  
Durant un mois entier , par un effort sublime ,  
Sur ces vers raboteux j'ai promené la lime ;  
S'ils te semblent mauvais , jette-les de côté ,  
Mais contre moi , vraiment , ne sois pas irrité :

Je suis peut-être , ami ! leur première victime.

J'irai demain , revoir ma charmante beauté :

Demain ? — Ah ! j'ai dans l'âme une terreur mortelle , —

Quand je la salûrai , me reconnaîtra-t-elle ? ...

**L.-A. BERTRAUD.**

